

Mélanie Staerk

## DE LA «CONFUSION» À LA «PORTE DU DIEU»



### La traduction à l'UNESCO<sup>1</sup>

«Babel, tour de», nous lisons dans notre Petit Larousse illustré, «veut dire la grande tour que, d'après la Bible, les fils de Noé voulurent élever pour atteindre le ciel. Dieu aurait anéanti par la confusion des langues ces efforts insensés, ce qui a fait donner au mot Babel le sens de *confusion*. En réalité, Bab-el, ou mieux Bab-ilou signifie *Porte du dieu*». Dans les grandes encyclopédies on trouvera la même définition, élaborée dans tous ses détails, implications et contradictions : le COURRIER de l'UNESCO (lui-même publié en 12 langues) lui consacre dans son numéro août/septembre 1970 une interprétation archéologique et philosophique, ainsi que de très belles illustrations.

*Babel*, c'est aussi le nom d'une revue internationale de la traduction, publiée depuis seize ans par la Fédération internationale des traducteurs, avec le concours de l'UNESCO. Cette revue s'occupe des problèmes, multiples, complexes et souvent insolubles, de la traduction dans tous les domaines.

Le sommaire d'un numéro récent, choisi au hasard, servira à suggérer l'envergure et la teneur de la publication : «Astérix à la conquête de l'Europe» (le lecteur est fasciné par les essais, très réussis parfois, de traduire les textes d'une bande dessinée devenue célèbre, en diverses langues); «Qualité en traduction et linguistique dite 'différentielle'»; «Vocabulary Planning»; «Les limites des applications de la linguistique à la lexicographie

---

<sup>1</sup> UNESCO/PRESSE BERNE

(dictionnaires de langue monolingues)»; «On Translation as a Profession»; «The Standardisation of Terminology in Europe»; ainsi qu'une vingtaine de pages de «Bibliographical and Lexicographical Information and Reviews».

Lequel des deux sens du terme Babel les fondateurs ont-ils voulu attribuer à la revue? Sans aucun doute n'ont-ils point désiré ajouter à une confusion déjà très réelle. Les traducteurs sont appelés ex officio à créer de l'ordre et de la clarté, à éliminer des barrières à la compréhension internationale, à «débabéliser» Babel, pour ainsi dire... et peut-être, sur le niveau le plus élevé, à ouvrir «la porte du dieu».

### Dimensions de la «confusion»

Le professeur S. S. Culbert de l'Université de Washington s'est donné la peine d'établir<sup>2</sup> une table statistique des «langues principales du monde». En vue des difficultés techniques d'une telle entreprise, on acceptera ses chiffres avec reconnaissance, sinon avec quelque réserve. D'après sa liste, quelque 150 langues auraient été parlées chacune par au moins un million d'hommes en 1969 (si l'on comptait toutes les langues parlées par moins d'un million d'hommes, ainsi que les dialectes non classés comme langues, on arriverait à un chiffre de plusieurs milliers).

Il est vrai que la vaste majorité de la population de la terre ne se sert que d'un nombre restreint de langues, dans cet ordre : le mandarin (580 millions), l'anglais (320 millions), le russe (194 millions), l'hindoustani (185 millions), l'espagnol (183 millions)... l'arabe, le bengali, le japonais, l'allemand, le français; l'italien les suivant, dans cet ordre, de plus ou moins loin.<sup>3</sup>

---

<sup>2</sup> Dans *World Almanac and Book of Facts*, Doubleday, New York 1970.

<sup>3</sup> Il va sans dire que l'importance de ces chiffres n'indique pas nécessairement l'importance actuelle de ces langues des points de vue économique, culturel et politique. De tous ces points de vue le français, par exemple, exerce une influence bien au-delà de son importance quantitative parmi les langues, tandis que l'idiome des immenses populations de la Chine n'intéresse pour le moment que les linguistes, les historiens et les diplomates. Pourtant, il y a dans ce chiffre de 580 millions, comme

Ce qu'il y a de paradoxal, c'est que dans notre monde, où les distances, le temps et l'espace, se rétrécissent de plus en plus par suite du développement foudroyant des moyens de transport et de communication, et dont le genre de vie des peuples se standardise et s'égalise de plus en plus d'un pôle de la planète à l'autre, le nombre des langues parlées ne diminue point. Pour de bonnes raisons, la tendance actuelle est de cultiver plutôt que de supprimer des centaines de «langues» dont l'importance est ou bien purement régionale ou scientifique pour des linguistes et des ethnographes.

Il est vrai qu'une seule langue, l'anglais, est parlée ou comprise par bien plus de gens que ces 320 millions, pour lesquels il est la langue maternelle; c'est la langue qui s'approche le plus du caractère d'une lingua franca mondiale et dont la connaissance facilite plus qu'aucune autre les contacts internationaux de tous genres; elle est en effet le moyen de communication par excellence dans le domaine, tout-puissant de nos jours, de la science appliquée et de la technologie.

Il est vrai aussi que pour des contacts superficiels, par exemple lors de voyage touristiques, une connaissance approfondie de diverses langues n'est point nécessaire.

Mais pour certaines catégories de personnes – diplomates, savants, délégués et fonctionnaires de toutes les organisations internationales – l'accès à des traductions, orales ou écrites, des langues les plus diverses est une nécessité impérieuse; on connaît les efforts déployés et les dépenses faites pour satisfaire ces besoins.

Enfin, s'il est vrai que la «confusion» des langues ne semble point avoir diminué au cours des siècles, mais au contraire augmenté surtout depuis le commencement du nôtre, en raison de l'avènement de tant d'ethnies à un niveau plus élevé de conscience et de participation, il s'est développé en même temps une aspiration croissante vers une compréhension internationale, très généralisée, qui dépasse les seuls besoins de diplomates, savants, commerçants et fonctionnaires d'organisations internationales.

Dans l'attente de l'évolution toujours possible d'une «seule langue à l'usage du monde», le travail du traducteur devient de plus en plus indispensable.

---

dans les chiffres se rapportant à certaines autres langues, des potentialités reconnues.

**«Ce travail ingrat, complexe et déconcertant»**

Que le nombre de bons traducteurs soit bien au-dessous de ce dont la Babel moderne a besoin, ce n'est point surprenant. Combien de personnes possèdent une connaissance de deux ou trois langues – et surtout de langues minoritaires – assez parfaite pour leur permettre de faire imprimer des traductions aussi parfaites que possible de textes littéraires dans ces langues? Pour bien traduire une langue dans une autre, il faut posséder tout d'abord des talents très spécifiques, qui sont toujours un don gratuit du destin, puis un entraînement ardu et de longue durée, de préférence favorisé par des circonstances elles-mêmes spéciales et souvent purement accidentelles (milieu familial ou social, résidence prolongée à l'étranger, etc.).

Et encore, la connaissance seule, même parfaite, de deux ou plusieurs langues ne suffit pas. Elle doit être accompagnée chez le traducteur qualifié de connaissances spécialisées si les textes à traduire sont de nature scientifique ou très technique, ou bien d'une culture très générale et très développée s'il s'agit de textes littéraires.

Enfin, même dans les meilleures des conditions, la traduction n'est jamais une science exacte. Que l'on donne un seul et même texte à traduire à deux personnes de qualité objectivement égale, on ne recevra jamais deux traductions identiques. Laquelle est la meilleure? La réponse dépendra des connaissances, des besoins, des préférences du critique. Avec toutes les règles strictes qui existent et qui doivent être suivies dans la traduction, ce travail sera toujours, en dernière analyse, un art autant qu'une science, où des éléments subjectifs joueront un rôle plus ou moins important. Où mieux qu'à l'UNESCO, cette maison d'édition multilingue, ces problèmes sont-ils connus?

Chaque langue, en faisant partie intégrale d'un contexte total historique ou culturel de son pays, contient des mots, des phrases, des nuances qui, pour garder leur sens dans une autre langue, doivent être non traduits, mais remplacés par d'autres termes équivalents dans la langue d'arrivée. Roger Caillois, de l'UNESCO, dans un article écrit pour LE COURRIER, Février 1963, en parlant de «ce travail ingrat, complexe et déconcertant» qu'est la traduction, donne un exemple : «blanc», c'est le symbole de la pureté dans une

civilisation, de la désolation dans une autre. L'auteur oriental, dans l'intention de suggérer une atmosphère de deuil, décrit son héroïne comme «habillée en blanc de haut en-bas». Le traducteur, qui se refuse la moindre déviation de l'exactitude, traduit maladroitement le mot désolation par innocence. À la multiplicité des langues s'ajoute ainsi souvent la confusion d'une traduction... Moniteur, critique et guide, la revue internationale *Babel* constitue un point de repère dans un labyrinthe.

Chaque année, malgré tous ces obstacles et ces difficultés, des milliers et des milliers de nouvelles traductions sont mises en chantier. Il faut voir le tome imposant, l'*Index Translationum*, que l'UNESCO publie depuis 1950. On est ainsi à la vingt et unième édition de ce catalogue annuel, bibliographique et polyglotte, établi avec l'aide des bibliothèques nationales et d'autres organismes intéressés du monde entier. Sur 850 pages, il recense 36.808 traductions publiées en 1968 dans 66 pays, classées en dix rubriques; philosophie et psychologie; religion et théologie; droit, sciences sociales, pédagogie; philologie et linguistique; sciences exactes et naturelles; sciences appliquées; arts, jeux et sports; littérature; histoire, géographie, biographie.

Chercher et trouver dans cette gigantesque chronique les auteurs et les titres qui ont bénéficié du plus grand nombre de traductions au cours d'une année récemment passée est un jeu amusant, mais pas profondément révélateur. La recherche des traductions faites dans des catégories littéraires vraiment importantes pour la compréhension internationale est plus intéressante. C'est ce dont s'est chargé Robert Collison, de la British Broadcasting Corporation, dans le *Bulletin des Bibliothèques* de l'UNESCO il y a quelques années : il a voulu connaître en particulier l'état de la traduction d'œuvres occidentales en langues occidentales en langues orientales et vice versa. Ceci est en effet un des aspects les plus importants de notre *Babel*, et qui intéresse beaucoup l'UNESCO. M. Collison a dû arriver à des conclusions plutôt pessimistes quant à la quantité et la rationalité de la traduction est-ouest et vice versa. Il reste beaucoup à faire dans ce domaine. Et c'est encore l'UNESCO qui se penche sur ce besoin culturel.

### Approches de «la porte du dieu»

Voici le *Catalogue du Programme Unesco de traductions d'œuvres littéraires*, dont la deuxième édition révisée a paru il y a quelques mois. Mince brochure d'une cinquantaine de pages, présentée avec beaucoup de goût et imprimée avec un soin méticuleux par les Imprimeries universitaires de France. On est bien à l'opposé ici de la «confusion» dont on se sent vaguement envahi en regardant l'Index Translationum et dont la revue Babel discute tous les aspects techniques. Ici, on est impressionné par l'évidence d'un choix réfléchi, fait à la lumière d'une sensibilité raffinée à ce qui est de valeur au plus hauts niveaux des diverses civilisations. L'UNESCO, par la force des circonstances, est devenue à tel point un agent de l'aide aux pays en voie de développement, où il s'agit encore d'introduire et d'affermir les fondements plus ou moins élémentaires – indispensables – de la civilisation moderne, qu'on oublie facilement que l'organisation est aussi la patronne des aspirations et des réalisations culturelles les plus subtiles et les plus évoluées; celles-ci comprennent d'ailleurs des œuvres littéraires de civilisations anciennes dont tant de pays «en voie de développement» peuvent à juste titre être fiers.

Il est vrai que même dans ce domaine de l'esprit qu'est la littérature, les réalités structurelles et politiques de l'UNESCO, association d'États membres souverains, se font sentir. «Les œuvres classiques sont choisies principalement sur la recommandation des diverses commissions nationales et après consultation d'un comité d'experts désigné par le Conseil international de la philosophie et des sciences humaines (CIPSH)». Cette phrase sans doute explique la présence quelque peu surprenante dans le catalogue de certaines œuvres, et l'absence d'autres. Mais ce serait témoigner d'un purisme intransigeant que de méconnaître pour cette raison la valeur de la collection, au lieu de se réjouir qu'un tel effort ait été réalisé par une grande organisation intergouvernementale. Quelle autre organisation aurait d'ailleurs pu s'en charger?

«Le programme UNESCO de traductions», lisons-nous encore dans l'introduction à ce catalogue, «doit son origine à une recommandation formulée en 1946 par l'Assemblée générale des Nations unies. Il figure au programme de l'UNESCO depuis 1948... Le

## DE LA «CONFUSION» À LA «PORTE DU DIEU»

Secrétariat de l'UNESCO passe chaque année des contrats pour plusieurs dizaines de nouvelles traductions en français ou en anglais d'œuvres littéraires injustement méconnues. Il fournit également aux commissions nationales de différents pays d'Afrique et d'Asie une aide pour la traduction d'œuvres des littératures occidentales dans les langues de ces pays... À côté de traductions savantes de textes fondamentaux de caractère philosophique, religieux, historique, etc., les diverses séries comprennent des œuvres d'imagination : romans, nouvelles, fables, etc. Comme la poésie, même la plus accessible, est un genre que les éditeurs hésitent à publier, et comme une grande partie du patrimoine littéraire de l'Asie est écrite en vers, le programme fait une place assez importante aux œuvres poétiques». Et encore, «À la date du 31 mars 1970, le catalogue des traductions publiées... comprenait plus de 300 titres publiés, à quoi s'ajoutent une centaine de traductions en préparation... Certaines des traductions ne peuvent guère intéresser que les érudits et des spécialistes; d'autres sont destinées au grand public; plusieurs ont été publiées en livre de poche et ont connu des tirages appréciables».

Et voici une consolation pour les personnes de langue allemande qui peut-être se sentent négligées par l'UNESCO, puisque l'allemand n'est pas une des langues officielles de l'organisation : «En accord avec les éditeurs Philipp Reclam de Stuttgart, une douzaine de traductions en langue allemande d'œuvres représentatives des littératures orientales ont pu être incluses dans une collection populaire de classiques du monde entier, la 'Reclam Universal Bibliothek'».

Tandis que le plus grand nombre de titres figurant dans le catalogue indique des œuvres des littératures orientales –y compris chinoise – fait qui en partie reflète l'effort fait par l'UNESCO par son «Projet majeur Orient-Occident relatif à l'appréciation mutuelle des valeurs culturelles de l'Orient et de l'Occident» (1956-1966), il y a aussi une «série européenne», une «série ibéro-américaine», et une «série africaine», ainsi qu'une «collection d'auteurs contemporains» européens, ibéro-américains, orientaux, africains et des œuvres traduites de langues non-russes de l'URSS. Ce qui est un peu à regretter, c'est que chaque titre ne soit pas suivi d'un résumé de quelques lignes, plaçant ainsi l'auteur dans son milieu historique et indiquant très brièvement le contenu de l'œuvre : le catalogue pourrait alors

intéresser un public plus large. Que fera par exemple un lecteur curieux, cultivé mais point spécialisé, de cette mention : «Nguyên-Du. Kim Vân Kiên. Trad. Xuân-Phuc et Xuân-Viêt. Paris, Gallimard, 1961»? — Notons en passant qu'une traduction en anglais d'une anthologie de contes et poèmes suisses (en langue romanche) est en préparation et sera publiée par Peter Owen, London, sous le titre *The Curly-Horned Cow*.

Parmi les œuvres occidentales traduites en langues orientales (goujarati, bengali, hindi, kannada, pendjabi) on se réjouit de trouver «Thoreau Walden», ce classique de la littérature américaine. Car si jamais un auteur a anticipé l'idée directrice de «Programme Unesco de traductions», ce fut lui quand il écrivit, en 1847,

«That age will be rich indeed when those relics which we call Classics, and still older and more than classic but even less known Scriptures of the nations, shall have still further accumulated, when the Vaticans shall be filled with Vedas and Zendavestas and Bibles, with Homers and Dantes and Shakespeares, and all the centuries to come shall have successively deposited their trophies in the forum of the world. By such a pile we may hope to scale heaven at last».

La «porte du dieu» dont parle le *Petit Larousse*, et l'édifice qui s'élève dans le ciel» que nous propose Thoreau semblent bien être identiques. En osant cette ascension par son «Programme de traductions», l'UNESCO couronne son service d'interprètes aux diverses civilisations.

---

Source : De la «confusion» à la «porte du dieu», *Babel*, vol. 17, n° 3, 1971, p. 3-6.